

LE SENS DU HASARD AU CINEMA

« L'Homme irrationnel », de Woody Allen (États-Unis). Avec Joaquin Phœnix, Emma Stone, Parker Posey.

© <https://www.sudouest.fr/culture/cinema/cinema-dans-quel-sens-va-le-hasard-7530455.php>

Woody Allen propose une comédie noire avec Joaquin Phœnix et Emma Stone. Brillante, caustique, tragique

Le Woody Allen nouveau est arrivé. Bon cru, notes d'automne, long en bouche. Parvenu à un point d'équilibre que le cinéaste a, de film en film, rendu parfait : un tiers de philo, un tiers d'humour, un tiers de tragédie. Le savoir-faire est incontestable, la mise en scène virtuose, et si, non sans audace, ce qui lance l'intrigue peut paraître un peu tiré par les cheveux, la façon dont le récit s'articule et verrouille chacune de ses étapes d'autant mieux que le point de départ est aléatoire donne une comédie aussi noire que lumineuse.

Il est vrai aussi que la mécanique du film n'empêche pas la vie d'y circuler avec ses multiples leurres. À 80 ans, Woody Allen est un cinéaste désenchanté et profond, assuré de pouvoir amuser son public en traquant la vérité des hommes. Il est un virtuose variant ses tours inlassablement et connaissant la musique sur le bout des doigts. Celle qui ponctue « L'Homme irrationnel » revient avec l'insistance d'une ritournelle. Narquoise et entêtante.

Irrésistible et pitoyable

Cette fois, pas de magie ni d'époque révolue, pas de sortilège sinon celui de l'amour, qui est à double tranchant. Nous sommes sur la côte est, dans une université où l'arrivée d'Abe, professeur de philosophie (Joaquin Phœnix), est précédée d'une rumeur sulfureuse. Il passe pour un type brillant mais dépressif, alcoolique et séducteur. Les étudiants ne sont pas déçus, qui boivent ses paroles, notamment quand il affirme que « les gens fabriquent du drame pour remplir le vide de leur existence... » Et s'il parlait de lui, qui va remplir sa vie en nouant une tragédie dont il sera à la fois le héros, le démon et la victime ?

L'intrigue s'ouvre par la mise en application d'une dialectique qu'il s'agit d'abord de théoriser, et pour cause vu la matière qu'enseigne Abe. La vie est-elle une suite de coïncidences ? À quoi tient le sort de chacun ? Et si on jouait à la roulette russe pour provoquer le destin ? Sous les yeux déjà énamourés de sa meilleure étudiante, Jill (Emma Stone), laquelle se soucie un peu trop des humeurs de son professeur pour être honnête, Abe fait n'importe quoi, picole et philosophe tout en admettant qu'il est pitoyable. « J'étais parti pour changer le monde, lui dit-il, et me voilà intello à bite molle... »

Justement, Rita (Parker Posey), une collègue en quête d'aventure, lui offre son corps, nourrissant une passion romantique pour cet homme décidément irrésistible que le désir qu'il suscite ne suffit pas à combler.

Une simple scène à laquelle Abe et Jill n'auraient pas dû assister fait basculer la petite vie tranquille du campus. Et du jour au lendemain, grâce à ce hasard, Abe retrouve un sens à son existence, par le truchement de ce qu'il juge être une bonne action et qu'il s'apprête à faire, mettant à l'épreuve l'impératif catégorique de Kant dont il a pourtant lui-même pointé les dangers. À la vérité, irrationnel ou pas, Abe se prend pour Dieu et va voir ce qu'il en coûte de jouer les démiurges.

Une loterie

Comme dans un « Columbo », le spectateur est témoin de ce qui arrive. Après quoi il n'a plus qu'à constater qu'on ne saurait jamais tout prévoir. Le hasard, toujours lui, est l'unique moteur d'un monde où rien ne se décide jamais, quoi qu'en pensent ceux qui s'échinent à planifier leur trajectoire. C'est à peine si l'on peut orienter le parcours, se donner des chances, aller dans le bon sens. L'existence est une loterie, un jeu dont on ne sait même pas qui joue, nous dit Woody Allen en jetant ses propres dés. Au moins sa partie est-elle réjouissante. « À 80 ans, Woody Allen est un cinéaste désenchanté et profond, assuré de pouvoir amuser son public en traquant la vérité des hommes. Il est un virtuose variant ses tours inlassablement ».